

ANNALES
DU
GROUPE NUMISMATIQUE
DE
PROVENCE



III
AIX-EN-PROVENCE
1988

L'ÉPOPÉE DE LA MONNAIE D'OR de Crésus au franc germinal

Le cuivre et son dérivé le bronze, l'argent et l'or sont les trois métaux rois entre lesquels hésitent toutes les grandes civilisations. Toutefois, devant l'ampleur du sujet, nous nous contenterons d'étudier les tribulations de l'Or Monnaie à travers cinq millénaires d'histoire.

Riche en métal jaune, l'Égypte pharaonique a le moyen d'en faire son instrument monétaire. C'est seulement à partir du Moyen Empire que certains paiements s'effectuent en métal. Ainsi pesé, ce *métal de règlement* est soit de fer, soit de plomb, de cuivre, d'argent ou d'électrum. Il n'est d'or que pour les grosses transactions. La première monnaie égyptienne a-t-elle été ce petit lingot de 14 grammes d'or qu'aurait fait frapper le pharaon Ménès (3150 av. J.C.): rien n'est moins sûr. Mais l'économie égyptienne relève trop de l'État pour que le commerce privé s'y développe beaucoup et pour que la *monnaie d'or pesée* y circule en abondance. Il sert de préférence aux règlements internationaux, au trafic avec les Crétois et les Asiatiques.

Les premières monnaies d'or

Pour la monnaie, l'étape décisive n'est franchie que du jour où elle est frappée sous la forme d'un disque avec l'apostille et la garantie du souverain émetteur. Alors, et alors seulement, la monnaie remplit son triple rôle qui est de servir à compter, à payer et à épargner, facilement, rapidement et sûrement. La révolution monétaire n'est vraiment acquise qu'au VII^{ème} siècle avant notre ère, quelque part dans l'Asie Mineure hellénisée. La Lydie est le plus souvent désignée comme le théâtre de cette innovation dont le roi Gygès serait le promoteur. Il se peut que la même initiative ait été prise, simultanément, en Phrygie ou en Ionie, de Milet à Éphèse, de Samos à Phocée. La seule certitude est qu'en ce coin du monde et en ce siècle-là surgissent des pièces presque rondes, presque plates, et frappées, qui seront imitées en tous lieux et en tous temps.

Ces premiers monnayages sont d'électrum, alliage naturel d'or et d'argent dans des proportions variables. La pièce de Gygès (14,5 g. à 73 % d'or et 27 % d'argent) est encore un peu ovoïde et aplatie sur les côtés avec une triple empreinte; l'une d'elles, en creux, reproduit l'image du renard, divinisé en Lydie.

La première monnaie d'or est l'œuvre de l'opulent Crésus, successeur de Gygès sur le trône de Lydie (550 avant J.C.). Les métallurgistes de l'époque, qui savent maintenant séparer l'or de l'argent, ouvrent la voie aux monnaies d'or. La monnaie de Crésus pèse un peu moins de 11 g.; elle est frappée à son emblème royal: une tête de lion et une tête de taureau face à face. Elle sera dénommée *créséide*, ou plus communément « statère », terme qui restera attaché aux monnaies d'or du monde grec. La racine étymologique du terme choisi marque bien les prétentions à la stabilité de ses inventeurs: du grec *stao* , « je suis fixe ».

Le prestige du statère naissant est tel qu'il est imité dans le monde grec: Thasos frappe la première pièce d'or d'Europe en 550 av. J.C.; Agrigente frappe de petites monnaies de 1,21 g. en 406 av. J.C.; toutefois, les états grecs restent en général fidèles au métal blanc et ne monnayent l'or que pour payer les mercenaires étrangers.

En 546, les victoires de Cyrus ouvrent aux Perses les portes de la Lydie, où ils trouvent le métal jaune et l'exemple séduisant du statère. C'est alors qu'apparaissent les premières monnaies d'or des Perses: ce sont les « dariques », qui pèsent 8,4 g. Sur la darique, le roi, incarnation terrestre de la divinité, est représenté en archer, un genou à terre, en position de tir. Bien que le système monétaire de la Perse soit alors bi-métallique, Darius abandonne la frappe des monnaies d'argent aux satrapies pour faire de la frappe de l'or un privilège royal (520 av. J.C.); il était là un précurseur en la matière. Face à la Grèce qui réserve le premier rôle à la monnaie d'argent, la Perse, avec ses dariques, assure la primauté de l'or et ne manque pas de s'en servir pour acheter les consciences et les concours.

Désormais, tous les états du monde ont pour ambition d'émettre des monnaies d'or; c'est pour eux un moyen d'affirmer leur autorité sur leurs féodaux ou sur les autres puissances. Batre monnaie est le moyen d'affirmer un pouvoir; battre monnaie d'or est un droit régalien réservé au pouvoir central et qui le consacre.

Ainsi, à peine maître des mines du Pangée - petite chaîne de montagnes aux confins de la Thrace et de la Macédoine et qui sépare aujourd'hui la Grèce de la Bulgarie -, Philippe II de Macédoine fait frapper un statère d'or de 7,27 g. à son nom, avec à l'avvers la tête d'Apollon et au revers un bige. Son fils Alexandre diffuse cette pièce prestigieuse au fil de ses conquêtes et frappe à son tour statères et doubles statères à l'effigie d'Athéna casquée. Après lui, les Ptolémées en Égypte, les Séleucides en Syrie frappent l'or à leur tour. En Bactriane, l'usurpateur Eukratidas émet un vingtuple de statère d'un poids de 168 g. et d'un diamètre de 5,8 cm.: ce statère accidentel est la plus grande monnaie d'or de l'Antiquité grecque. Ainsi arraché par les conquêtes d'Alexandre aux trésors stériles des rois perses, l'or monnaie circule, et chacun est libre d'en détenir à son gré. Par l'intermédiaire de ses colonies, le monde grec va diffuser la monnaie d'or à travers tout le bassin méditerranéen.

Carthage a ses monnaies d'or: la pièce de 9,7 g. représente la solde mensuelle d'un mercenaire. Toutefois, Carthage frappe aussi des monnaies en électrum à un tiers d'argent et deux tiers d'or (fig. 1).



En Gaule, Massilia, colonie grecque, ne monnaie pas le métal jaune. Cependant, les mercenaires celtes qui vont se battre à l'étranger rapportent de leurs campagnes des statères en provenance de Macédoine, de Grèce, de la Sicile ou de Carthage. Ces monnaies ont un tel attrait pour les Gaulois qu'ils les imitent: servilement d'abord (250 av. J.C.), à l'effigie d'Apollon; puis selon leur fantaisie, avec leurs propres emblèmes stylisés (sangliers, loups, serpents, chevaux...).

Rome, qui a tout à tour utilisé la monnaie bétail (*pecus* = bétail) et la monnaie pesée de bronze, monnaie l'argent depuis la conquête du sud de la péninsule. Toutefois, ces monnaies sont surtout réservées au commerce avec la Grèce. Quant à l'or, il n'est monnayé qu'exceptionnellement: première frappe vers 241 d'une monnaie de 4,5 g.;

puis une pièce de 10,91 g. en 217, lors de la deuxième guerre punique; la même monnaie en 81 sur ordre de Sylla; une autre de 9,09 g. sous Pompée en 50 av. J.C. Il faut attendre César pour qu'en 46 av J.C. Rome entreprenne la frappe régulière d'une monnaie d'or de 8,18 g.: l'*aureus*. Le butin de la guerre des Gaules permet en effet de telles largesses: César aurait ramené de ses campagnes plus de 25000 barres de métal jaune, et, selon Suétone, lors de son triomphe, chaque soldat reçut 200 pièces d'or. Les empereurs qui se succèdent maintiennent le titre et le poids de ces monnaies; la frappe est de qualité et le ciseau délicat (fig. 2).



Toutefois, l'aureus ne franchit les siècles qu'au prix d'un allègement modéré, mais constant. L'aureus romain n'est pas immunisé contre le mal: quand le métal se raréfie, quand les ressources diminuent, l'État émetteur est toujours tenté de substituer aux pièces anciennes des monnaies moins coûteuses sans en diminuer la valeur. En même temps que l'État, les débiteurs peuvent se libérer à moindres frais. C'est pourquoi toute l'histoire monétaire sera jalonnée d'opérations de ce type.

De 8,18 g. sous César, l'aureus passe à 7,8 sous Auguste, à 7,27 sous Néron (vers 60 ap. J.C.), se maintient longtemps à ce poids, chute à 6,55 g. sous Caracalla (en 214), passe à 5,45 g. sous Dioclétien (en 292), à 4,54 g. sous Constantin (en 312), à 3,89 g. sous Valentinien (en 367), et la pureté des pièces devient douteuse. Notons que Constantin, en reprenant la frappe de monnaies d'or de haut titre, veut rassurer l'opinion par un terme nouveau: il rebaptise l'aureus: *solidus aureus*, c'est-à-dire « aureus massif, fort ». Toutefois, cette opération ne portera pas ses fruits plus d'un demi-siècle (fig. 3). Le terme *solidus* a donné sol et sou: sur deux millénaires, son odyssée illustrera à la perfection le destin des monnaies tour à tour d'or, d'argent et de bronze, puis condamnées à l'indigence et à l'oubli.



L'Empire romain sombre dans les pires difficultés économiques. En vain cherche-t-il à améliorer sa balance des comptes (on dirait aujourd'hui son déficit du commerce extérieur) par des mesures restrictives et des contraintes. L'or disparaît de la circulation, confirmant ainsi la loi formulée par Aristophane et que reprendra plus tard le chancelier Gresham: « la mauvaise monnaie chasse la bonne ». À Rome, la mauvaise monnaie d'argent frelaté ou de bronze circule de main en main; la bonne monnaie d'or fuit dans les cachettes privées ou au delà des frontières de l'Empire. Quand l'or prend ainsi congé de la circulation, il ne subit pas une défaite. Bien au contraire, c'est parce qu'il est trop désiré qu'il disparaît. La défaite est pour l'État.

Pour l'Occident, l'héritage monétaire de Rome est lourd à porter. Dans le désordre qu'entraînent les invasions, les peuples gardent la nostalgie du système romain, mais, faute de métal, ils ne peuvent même pas y songer. Toutefois, ils essaient timidement avec l'or des rivières: les Wisigoths en Espagne, les Lombards en Italie, les Burgondes en Gaule, les Saxons en Grande Bretagne frappent quelques sous plus ou moins imités des monnaies romaines. Les premiers rois francs frappent encore quelques tiers de sou d'or aux effigies impériales. Mais à mesure que s'épuisent les dernières réserves du sous-sol, les frappes sont moins nombreuses et moins pures. Le tiers de sou d'or, en cinq siècles, perd 60 % de sa teneur en or.

Toutefois, si le métal jaune ne circule pratiquement plus en tant que monnaie, le sou est toujours utilisé comme monnaie de compte. Les codes pénaux retiennent cette unité pour fixer les amendes: dans la loi des Francs saliens, 200 sous pour l'incendie d'une église; dans celle des Ripuaires, 50 sous pour un faux; chez les Burgondes, 30 sous pour le meurtre d'un esclave laboureur. Si l'on compte en sous d'or, on s'acquitte en deniers d'argent. Cette dissociation entre la monnaie de compte et celle qui sert à régler prépare l'instauration d'un système qui sera la règle générale pendant près d'un millénaire. Il y aura une monnaie de compte fixée par la loi et des espèces pour le paiement qui pourront, selon les besoins des émetteurs, varier non seulement en poids et en titre, mais encore en valeur exprimée en monnaie de compte.

Les Carolingiens vont ériger cela en système monétaire: Pépin-le-Bref supprime officiellement la monnaie d'or pour les paiements: pour ce qui est des comptes, ils seront établis en sous, et les paiements, en deniers d'argent. L'équivalence entre le denier d'argent (monnaie de règlement) et le sou (monnaie de compte) est définie ainsi: le sou, qui équivaut au vingtième d'une livre d'argent (779) vaudra 12 deniers (801). Ce rapport (une livre comprend 20 sous de 12 deniers) restera pendant plusieurs siècles l'équation fondamentale de l'Occident: la livre anglaise de 20 shillings (= sous) de 12 pence (= deniers) prolongera ce système jusqu'en... 1971 !

Où est l'or là dedans ? Nulle part. Ce qu'on peut en garder sert aux règlements extérieurs, pour les fournisseurs orientaux. Si Charlemagne fait encore frapper quelques rares pièces d'or, ce n'est que pour le prestige. L'or est enfoui dans les trésors publics ou privés, laïcs ou ecclésiastiques, ou transformé en bijoux. Il est absent des échanges qui ne connaissent que l'argent ou le troc.

Toutefois, s'il a disparu de l'Occident, l'or afflue en Orient, et d'abord à Byzance: carrefour de l'Europe et de l'Asie, la nouvelle Rome trafique sur les soies et les épices, reçoit l'or de l'Afrique et de l'Oural. Elle est encore en mesure de poursuivre la frappe du solidus romain: avec 4,54 g., le *solidus byzantinus*, qui deviendra le besant, reste une pièce de qualité considérée pendant des siècles comme la monnaie internationale (fig. 4). C'est seulement quand les Arabes occupent la Syrie et l'Égypte, coupant les courants du commerce et du métal, que le besant s'allège et s'altère. Les Turcs y mettront un point final en 1453. La gloire du besant produit sur les conquérants arabes une telle impression qu'ils la reprennent à leur compte: c'est le besant sarrasin frappé d'abord à Damas et en Égypte, puis diffusé dans tout le monde musulman. Il s'agit d'une robuste pièce de 4,25 g. frappée avec le métal des pillages, des rançons et des gisements africains. Les Arabes, qui considèrent cette monnaie comme leur denier (du latin *denarius*), l'appellent le « dinar » (le dirham vient de « drachme »).

fig. 4



En résumé, l'Europe occidentale, vidée de métal jaune au temps des invasions germaniques, voit l'or se réfugier à Byzance, seule capitale encore capable de battre monnaie d'or. Les Arabes, enrichis par leurs chevauchées, frappent à leur tour des monnaies d'or qui, par les routes commerciales de l'époque, gagnent l'Occident pour y servir de moyen de paiement international et régler les déficits envers Byzance. Dans les échanges internes, la plus grande partie de l'Europe doit se contenter d'une monnaie d'argent, dont la frappe est abandonnée à d'innombrables féodaux dans le pire désordre.

« L'entracte » des Croisades

Sortant l'Occident de sa torpeur, les croisades vont créer une dynamique irréversible. Quand les Normands enlèvent la Sicile aux Musulmans, quand les Espagnols refoulent l'Islam, ils débloquent la Méditerranée occidentale. Lorsque les croisés débarquent au Levant, ils débloquent, du moins provisoirement, la Méditerranée orientale. Les marchands latins en général et les marchands italiens en particulier font naître ou renaître d'amples trafics portant sur les épices, les textiles, etc.

D'une part avec le butin saisi en Orient, d'autre part avec les produits du commerce maritime (l'Occident vend du bois, des armes, des draps et des salaisons), le métal jaune réapparaît. Certes, en quelques points de l'Occident méditerranéen, a-t-on déjà revu des frappes de monnaies d'or avant le plein effet des croisades: dès le XI^{ème} siècle, les Espagnols de la reconquête imitent les pièces des Almoravides. En 1175, Alphonse de Castille frappe à Murcie des monnaies d'or à son nom. Au XII^{ème} siècle, les Lusignan de Chypre frappent des besants d'or imités de Byzance. De même, en 1231, l'empereur Frédéric II qui prend le titre d'Auguste fait frapper pour la Sicile à Amalfi une « Augustale » à son effigie, avec une titulature calquée sur celle des empereurs romains. Mais ce ne sont là que quelques phares dans la nuit. La véritable résurgence de la monnaie d'or se situe au cœur du XIII^{ème} siècle dans cette Italie qui maîtrise à la perfection les secrets du négoce et de la banque: Gênes, Florence et Venise se disputeront tour à tour le premier plan de la scène.

Le renouveau des monnaies d'or

Ainsi, la « Génovine », le « florin » de 3,56 g. (fig. 5), et le « ducat » ou « sequin » (fig. 6) sont au cours de ce XIII^{ème} siècle les trois fers de lance de cette nouvelle vague de monnaies d'or, dont l'exemple, non content de gagner les grandes et opulentes cités d'Italie, va se répandre à travers toute l'Europe.



fig. 5



fig. 6

La France de saint Louis se dote d'un écu d'or de 4,19 g. en 1266. L'Angleterre d'Édouard III émet en 1349 un florin de 7,2 g., puis des « nobles d'or » de 7 à 8 g. La Castille de Sanche IV fait frapper à la fin du XIII^{ème} siècle un « doubloon » de 4,97 g., dont la frappe sera alimentée par le métal d'Afrique. L'Empire, la Hongrie, la Bohême, le Hainaut, la Flandre, le Brabant, la Hollande, la Bourgogne ont des « florins » dont les effigies varient, ainsi que le poids d'or fin, selon les pays et les circonstances. Ainsi, en 1386, en Allemagne, les villes de Spire, Worms, Francfort et quatre princes s'unissent pour émettre une monnaie d'or de 23 carats qui sera le « florin rhénan » du XV^{ème} siècle. La monnaie d'or est de retour, elle circule librement et chacun peut en détenir à son gré, et suivant ses moyens.

En ce qui concerne la fabrication, la technique n'a guère fait de progrès. Les graveurs du XIII^{ème} siècle utilisent les mêmes procédés que ceux qui frappaient statères et aurei, sans toutefois en égaler la finesse du ciseau. Ils utilisent deux moules en creux, les « coins », entre lesquels ils placent un disque de métal, le « flan ». Cette fabrication sommaire, cette frappe au sens propre, n'est ni parfaite ni constante: contours irréguliers, épaisseur variable... Aussi les changeurs de l'époque doivent-ils vérifier que ces monnaies soient bien « sonnantes » (titre de l'alliage) et « trébuchantes » (poids). En effet, tant que les monnaies ne porteront pas de stries latérales qui en définissent avec précision le périmètre, elles seront la proie de ceux qui les rognent avec impunité s'ils ne sont pas trop gourmands.

Comme au temps de Darius, battre monnaie est le moyen d'affirmer un pouvoir, battre monnaie d'or est un droit régalien réservé au pouvoir central et qui le consacre. Le roi, qui a réussi avec la Croisade à éloigner ou à déposséder les seigneurs, les surclasse avec sa monnaie d'or. Le déclin de la féodalité viendra pour une part de ce déséquilibre.

La restauration de la monnaie d'or résulte de l'essor médiéval et le stimule à son tour. Les deux phénomènes sont réciproques. Aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, les guerres, les famines, les épidémies freinent la tendance, et la monnaie d'or n'y peut rien. À la fin du XV^{ème} siècle, la reprise démographique et économique qui s'amorce va faire grandir les besoins plus vite que les moyens, et le manque de métal se fait à nouveau cruellement sentir. Les temps barbares se sont accommodés de cet état, car une économie stagnante ou déclinante peut se passer de moyens monétaires. Les siècles d'expansion ont d'autres exigences: ils ont soif d'or ! Quand le XV^{ème} siècle arrive à son terme, la monnaie d'or y est encore trop rare. L'Europe occidentale n'en détient que quelques centaines de tonnes: de 90 à 400 selon les estimations contradictoires des historiens et des géologues.

L'Eldorado

Au delà de l'océan, il est un monde que Blancs, Jaunes et Noirs ne connaissent ni ne soupçonnent, un monde qui regorge d'or, mais qui ignore pratiquement la monnaie; un monde qui va produire en trois siècles (XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème}) 2557 tonnes d'or, alors que durant la même période l'Europe en produira 440, l'Asie 453, et l'Afrique 716; un monde enfin dont la richesse causera la perte et dont les civilisations qui le composèrent moururent de mort violente. Elles ne dépérissent pas, ne devinrent pas estropiées, mais furent tuées dans leur fleur, comme un tournesol qu'un promeneur décapiterait en passant.

L'apparente débauche de métal qui éblouira tant les conquérants espagnols ne doit pourtant pas faire illusion. Les civilisations précolombiennes savent ce que vaut l'or et

ne le gaspillent pas. Seuls les rois, les notables l'utilisent et s'en parent, mais non le *vulgum pecus*. Simplement, ils apprécient ses vertus décoratives et lui confèrent une essence divine. Malgré cette abondance de métal jaune, ils en sont encore à la préhistoire sur le plan commercial. Qu'il s'agisse d'une économie libérale comme dans l'empire aztèque, ou d'un système totalitaire comme dans l'empire inca, la monnaie frappée telle qu'on la connaît en Occident depuis près de deux millénaires n'existe pas. Le troc est pratiquement le seul moyen d'échange connu. Dans ce contexte géopolitique, les européens vont apprendre la monnaie au nouveau monde, qui va, lui, permettre à l'Europe d'étancher sa soif de métal jaune.

Commencée avec le voyage de Colomb, cette sinistre épopée va mettre en coupe réglée la majeure partie du continent américain. De leurs premiers voyages, les Espagnols ne rapportent que peu de métal jaune. Les îles des Caraïbes (Cuba, Hispaniola) ne leur fournissent qu'un peu de poudre d'or et quelques pépites troquées aux indigènes ou sorties du sable des rivières: juste assez pour leur ouvrir l'appétit ! Ce n'est que lorsque Cortez, brûlant ses vaisseaux, s'enfonce avec sa petite troupe (quelques centaines d'hommes) vers l'intérieur du Mexique à l'automne 1519 que la plus grande razzia de l'histoire va commencer. Cortez pour le Mexique, Balboa pour Panama, Pizarre pour le Pérou, De Soto pour la Floride, Coronado pour la Californie, Almagro et Valdivia pour le Chili, Quesada pour la Colombie, Mendoza pour l'Argentine: en près d'un demi-siècle, c'est le bouleversement complet d'un continent. La population indienne, décimée par l'esclavage et les épidémies, diminue de moitié. Les noirs, destinés à la remplacer pour les durs travaux, sont déportés par milliers avec le concours des chefs de tribus africains qui voient là une ouverture à un marché jusque là pratiquement réservé aux Arabes. Parallèlement, détrousser l'Amérique au profit de l'Europe n'étant pas une production, mais un transfert de « stock », les Espagnols se lancent dans l'exploitation des mines, seules susceptibles d'assurer des ressources régulières. Mais, des mines et des temples du Nouveau Monde aux quais de Cadix ou de Séville, il est un obstacle particulièrement difficile à franchir: l'océan. Les lourds galions chargés d'or et d'argent sont groupés en *flottas* qui, parties de Panama via Carthagène et de Vera-Cruz, rallient La Havane avant de cingler vers les quais du Guadalquivir: huit mois de voyage, huit longs mois au cours desquels pirates, corsaires, tempêtes et autres prédateurs ont droit à leur part du gâteau. Malgré tout, l'or arrive et, traversant l'Espagne, inonde l'Europe au rythme d'environ 100 tonnes par an.

La plus grande part de cet or est aussitôt convertie en monnaies. Pour ce qui est de la frappe, la technique traditionnelle déjà exposée plus haut se maintient jusqu'à la fin du XVI^{ème} et même une partie du XVII^{ème} siècle. Toutefois, une technique nouvelle qui semble inventée au cours de la Renaissance par un orfèvre d'Augsbourg se répand peu à peu dans toute l'Europe: la frappe dite « au balancier ». L'appareil de fabrication comporte un cylindre de bronze formant écrou à sa partie supérieure, une vis qui traverse cet écrou et un levier horizontal fixé en équilibre sur la tête de la vis: le balancier. D'une cavité ménagée dans le sol (la fosse), l'ouvrier chargé de la frappe manœuvre le levier et fait descendre la vis dont l'extrémité garnie d'un coin heurte violemment le disque de métal (le flan) destiné à recevoir l'empreinte. La tranche est imprimée avec une virole, lisse, cannelée, cordonnée ou comportant des inscriptions en creux ou en relief. Cette nouvelle technique permet aux monnaies d'avoir une plus grande régularité.

À peine débarqué à Séville, l'or américain, en 1537, sert à la fabrication d'une nouvelle pièce d'or de 3,1 g. de fin : l'*escudo*. Le double de cette pièce va devenir célèbre dans tout l'Occident (cf. Alexandre Dumas): c'est la « pistole » (fig. 7). On trouve également dans l'*Avare* de Molière l'expression « tout cousu de pistoles ».



fig.7

À l'imitation de cette pistole enviable et enviée, la France de Louis XIII émet en 1640 une pièce d'or qui porte le nom et l'effigie du monarque: le louis de 6,69 g., dont 6,13 g. de fin, soit 22 carats comme la pistole d'Espagne. Dans la généalogie des monnaies, il s'agit là d'une date charnière, car le louis remplace alors l'écu, qui glisse au rang des monnaies d'argent. Pendant plus d'un siècle et demi, d'autres monarques toujours prénommés Louis feront frapper d'autres louis aux empreintes variées, généralement un peu plus lourds, toujours prestigieux. Guinées anglaises, cruzades portugaises, ducats et rijders des Pays-Bas, ducats et florins de l'Empire, ducats, scudi, sequins et pistoles d'Italie, ducats de Hongrie, de Pologne, de Scandinavie et de Russie (en attendant les roubles d'Elisabeth II), les monnaies d'or ne manquent plus en Occident: rares avant Colomb, elles prolifèrent par la suite. Marque d'abondance ou monnaies de prestige voulant témoigner la puissance, on voit naître des monstres de la numismatique: le quadruple espagnol de 27 g., la portuguez de Lisbonne de 38 g., la portugaloese de Hambourg de 35 g., et le dix louis d'or de Louis XIII qui, avec son flan de 66,92 g. restera le fleuron de la numismatique royale française.

Tentatives de monnaie fiduciaire

Nous ne pouvons ici, sans faire d'erreur de raisonnement, passer sous silence un phénomène qui devait retarder de plus d'un siècle l'emploi généralisé de la monnaie fiduciaire (monnaie-papier) et permettre à la monnaie d'or d'atteindre son apogée avec l'étalon or, le « Gold Standard » de nos voisins Anglo-Saxons. Sans entrer dans le détail de toutes les mésaventures des émissions fiduciaires du XVIII^{ème} siècle, quelques grandes dates en France comme à l'étranger sont à retenir.

Le système de Law sous le règne de Louis XV gonfle le volume des billets jusqu'à 3 milliards de livres. Libellés en écus de banque puis en livres-tournois, ces billets sont à l'origine convertibles en métal, et Law, en associant sa banque et sa compagnie du Mississippi, laisse entendre que ses billets sont gagés par de grandes espérances or. Mais voilà: point d'or au Mississippi ! Et les illusions vont vite laisser place à la panique. Les mesures contraignantes prises à la hâte n'y peuvent rien, les billets s'écroulent à un dixième de leur valeur nominale... Premier désastre...

Les assignats révolutionnaires, qui représentent 45 milliards de francs et 72 milliards avec les mandats territoriaux, multiplient par 33 les disponibilités

monétaires. Cette fois, cependant, on décrète le cours forcé de billets représentatifs de biens fonciers (les domaines nationaux), billets qui n'ont jamais été convertibles en métal, mais qui circulent en *subissant* la concurrence du métal. Les assemblées révolutionnaires ont beau proclamer la supériorité du papier sur le métal, les Français n'en croient rien. Il faut à nouveau faire appel à la contrainte:

- ordre de porter au trésor tous les métaux provenant des demeures des émigrés et des églises (1792);

- interdiction de payer en or ou en argent sous peine de six années de fers;

- la guillotine pour quiconque refuse les assignats (1793);

- confiscation de « tout métal d'or ou d'argent monnayé ou non monnayé qu'on aura découvert enfoui dans la terre ou caché dans les caves, dans l'intérieur des murs, des combles, parquets ou pavés, âtres ou tuyau de cheminées ou autres lieux secrets ». Mais la plupart des citoyens préfèrent risquer la confiscation ou la mort plutôt que d'accepter d'échanger leur or contre du papier-monnaie...

À l'étranger, citons pour l'exemple l'équipée désastreuse de roubles-banco ou assignatzia dont Catherine II prend l'initiative; l'enfance tourmentée du dollar américain qui, dans les spasmes de la guerre d'indépendance, voit l'émission de plus de 450 millions de coupures.

Toutes ces entreprises délirantes mettent plus que jamais la monnaie d'or en cause, dans la mesure où l'on cherche à l'évincer et du fait de son triomphe final. Systèmes prématurés, systèmes délirants, il est bien difficile de porter un jugement sans appel. Qui dit monnaie fiduciaire dit confiance, mais qui dit confiance du public dit aussi connaissance des règles du jeu et respect de ces règles par les tenants du régime en place: montant des billets à imprimer en fonction de la couverture ? Quel type de couverture adopter ? Or, argent, terres, créances ? À quel rythme l'émission du papier cesse d'être stimulante pour devenir menaçante ? Voilà bien des questions restées sans réponses en cette fin du XVIII^{ème} siècle, à la veille de grands bouleversements politiques et économiques qui changeront à nouveau la face du monde. La bataille engagée entre l'or et le papier tourne en ce siècle-là et en ce monde-là à l'avantage du métal jaune, discréditant le papier pour plusieurs générations.

Le XIX^{ème} siècle : le siècle de l'or

Bonaparte, Premier Consul de la République Française, jette, en ce début du XIX^{ème} siècle, les bases d'un nouvel ordre politique, social, juridique et économique. Par la loi de Germinal 1803, la nouvelle monnaie qui prend le nom de « franc » a été définie par une équivalence or: un franc = 322 mg. d'or. C'est le célèbre franc-or ou franc-germinal. En or, il était matérialisé par la pièce de 20 francs dont les caractéristiques figurent aux articles 6 à 12 de la loi des 7-17 germinal an XI, le type figurant à l'article 16.

Certes, des billets existaient (pour les grosses valeurs). Mais il y avait « libre convertibilité » d'une monnaie fondée sur l'étalon-or, et ce, dans les grands pays occidentaux: ainsi de la livre, du dollar, du franc, du mark, de la lire, du florin, du schilling, du rouble...

Il faut dire également que la production des métaux précieux avait augmenté plus que dans les quatre siècles précédents. La production d'or extraite de 1850 à 1870 est sensiblement égale à celle qui fut extraite de 1500 à 1850. Ce nouvel afflux de métal

jaune s'explique par la découverte de nouvelles mines d'or: Californie en 1848, Australie en 1851, puis Afrique du Sud, Klondyke et or Sibérien dans les années 1890.

Comme l'a été l'apport de métal jaune consécutif aux grandes découvertes pour les XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, cette profusion d'or est un élément important du développement économique général du XIX^{ème} siècle. Dans un tel contexte, les monnaies d'or se multiplièrent à l'infini. Prenons l'exemple de la France: de 1803 à 1914, 43 types différents furent frappés, sans tenir compte des variétés ni des marques d'ateliers. Du minuscule 5 francs or du Second Empire, d'un poids de 1,612 g. jusqu'aux monnaies de prestige du Second Empire et de la Troisième République, les célèbres 100 francs Napoléon III (fig. 8) ainsi que les 100 francs au Génie gravant la constitution et qui pèsent 32,25 g., la panoplie est des plus variée.



fig. 8

À titre d'exemple, la France du Second Empire a vu la frappe de 1839 tonnes de métal jaune représentant 368.572.419 pièces d'or à l'effigie de Napoléon III... Qui dit mieux ? Ce qui fit également la force de ce siècle, outre la croissance constante d'une économie en pleine expansion, ce fut la libre convertibilité de la monnaie, le cours légal du papier monnaie. Certes, pendant de courtes périodes et à cause de vives tensions, le cours forcé fut plusieurs fois imposé (1848-1850, en 1870 et enfin en août 1914). Rétabli pour la beauté du geste en 1928, il fut de nouveau aboli en 1936, et cette fois d'une manière définitive.

Il aura fallu attendre la plus meurtrière des guerres civiles de l'histoire et le commencement de l'agonie morale, financière et économique de tout un continent pour que le papier monnaie, faute d'or et de puissance, revienne au premier plan. Je reprendrai ici une dernière fois la formule énoncée par Aristophane: « La mauvaise monnaie chasse la bonne ». « Quand l'or prend ainsi congé de la circulation, il ne subit pas une défaite. Bien au contraire, c'est parce qu'il est trop désiré qu'il disparaît. La défaite est pour l'État ».

Michel GOURILLON